

Comme il m'aime.

QUATRE LETTRES.

Une jeune lectrice, qui revient de la Malbaie, adresse au *Journal du Dimanche*, quatre lettres que lui écrivait une de ses amies qui a passé la belle saison à Cacouna.

Nous les publions, croyant que nos lectrices les liront avec plaisir, et y puiseront peut-être un enseignement.

PREMIÈRE LETTRE.

Charlotte à Henriette.

Cacouna, 15 Juillet, 1884.

Bonjour, mon Henriette chérie. Comment as-tu dormi cette nuit? N'étais-tu pas un tantinet triste? C'est que, si j'en juge par moi-même, tu devais te sentir le cœur un peu gros, hier soir.

Fi, la vilaine chose que l'été, qui disperse les jeunes filles aux quatre coins du pays! Est-il donc besoin d'aller si loin pour respirer, et surtout si loin l'une de l'autre?

Tu m'énerveras aussi de là-bas, grosse paresseuse; tu vois que, de mon côté, j'y mets de la bonne volonté. Partie d'hier, lettre aujourd'hui.

A la gare, après nous être embrassées sur les deux joues, nous nous sommes séparées. Je prends de là.

Nous prenons maman et moi chacune un coin, nous posons nos sacs de voyage sur le filet. Nous sommes seules. Plus qu'une minute; personne n'est monté. Plus qu'une demi-minute; personne encore. La locomotive siffle. V'l'an! la porte s'ouvre, et un monsieur en veston gris, en chapeau mou, à barbe noire, fait irruption dans le char.

Il n'est pas encore assis que la machine se met en branle et... en route pour Cacouna.

Franchement, voilà un monsieur qui n'a pas de tact. Quand deux femmes sont seules, la moindre politesse voudrait qu'on ne viennent pas les déranger. Done ce monsieur-là me déplaît. Il a trois valises avec lui. Pendant qu'il les arrange, qu'il les place et les déplace pour leur trouver une position convenable, moi, je l'examine.

La vérité m'oblige à avouer qu'il n'est pas trop mal physiquement. Des cheveux courts, en brosse, un teint mat, des yeux bleus, une moustache bien arquée, une barbe en pointe, une taille assez fine et des mains et des pieds passables. Une fois qu'il en a fini avec son installation, il s'enfonce dans le coin opposé... et il regarde le paysage. Il ne fait pas plus attention à moi que si je n'existaient pas. Pas bien élevé, le personnage.

Tout à coup maman, que son silence devait fatiguer, me demande si j'ai songé à mettre sa tapisserie dans sa malle. Au moment où j'ouvre la bouche pour lui répondre, l'étranger se tourne de mon côté et me dévisage, comme surpris d'une découverte. A votre aise, monsieur, à votre aise! Mieux vaut tard que jamais. Je n'ai pas peur de l'examen. Et, pour ne pas l'intimider dans sa contemplation, je me tourne de trois quarts (c'est comme cela que je me suis fait photographier, tu sais), et je cause avec maman.

Quand je juge que le jeune homme (je dis jeune, car il ne paraît guère avoir plus de vingt-sept ans) a joui assez de la vue de ma personne, je me retourne et, à mon tour, je le longue du coin de l'œil. Il est bien; décidément, il est bien; seulement il a l'air de trop le savoir. Il a des dents merveilleuses, chose que je n'avais pas remarquée tout d'abord, et il entre ouvre la bouche à chaque instant pour les montrer.

Au bout de quelques minutes, maman, qui tient à réparer son mutisme passager, commence à devenir loquace et me parle d'un tas de choses, de toi,

de votre voyage, de notre maison de campagne qui donne sur la mer, de l'heure où nous prendrons nos bains, etc., etc. Le monsieur est de la sorte tout de suite renseigné sur notre compte. Il connaît nos habitudes, nos relations, notre adresse... Un peu plus, il saurait, à un centime prêt, le chiffre de ma dot. Auquel cas, il serait plus avancé que moi-même.

Je ne comprends pas qu'on se laisse ainsi aller à bavarder devant les étrangers.

A la fin, maman se renverse en arrière, elle se tait; ses paupières se ferment peu à peu. Elle dort. Sa poitrine se soulève de temps en temps. Un ronron léger... léger, se fait entendre... L'inconnu laisse tomber sur maman un coup d'œil narquois. Je suis honteuse. Je deviens rouge. Ses yeux se dirigent alors vers moi et prennent soudain une expression qui m'effraie.

Je voudrais réveiller maman et je fais semblant de tousser.

— La fumée vous indispose, mademoiselle? Que ne le disiez-vous plutôt?

Et il jette sa cigarette. Je ne réponds rien.

... Je suis désolé, continua-t-il, et si Mme votre mère ne m'avait pas elle-même encouragé...

Je ne réponds toujours rien.

— Je sais qu'il y a des femmes que le tabac rend tout à fait malades. Elles ont tort de ne pas s'y accoutumer. C'est un préservatif des maux de tête; il assainit l'air...

Il veut, pensai-je allimenter à tout prix la conversation.

— En dépit de l'opinion générale, il est loin d'abîmer les dents...

Et, en disant cela, il découvre sa mâchoire et me montre les siennes à bouche que veux-tu. Décidément c'est trop de fatuité, et de fatuité de mauvais goût.

— Mais laissons cela : je n'entreprendrai pas de vous convaincre pour aujourd'hui.

Pour aujourd'hui ! Il ne doute de rien, cet homme !

— Nous reprendrons ce sujet, à Cacouna, puisque vous y passez la saison. J'y vais aussi ; nous logeons justement dans la même rue... et, quand connaissance plus ample sera faite, j'oserais alors, et si vous voulez bien m'y autoriser, j'oserais vous faire part d'un certain projet que je caresse depuis quelques instants...

— Monsieur...

— Oh ! ne vous récriez pas. D'ailleurs vous ne saurez rien pour le moment. Nous avons le temps. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il n'y aura rien là-dedans de douloureux pour vous. Je ne suis pas terrible, allez, si croquemitaine que j'ai l'air ; et je ne suis pas homme à faire souffrir une femme jolie comme vous.. Et, bien que vous ayez certain défaut...

— Monsieur...

— On ! tout le monde en a des défauts... Et le vôtre est si petit... si mignon... En tout cas, je ne vous ferai ma demande qu'après m'être entendu au préalable avec Mme votre mère. Voyons, de bonne foi, pensez-vous que je veuille vous causer la moindre douleur ? Croyez-moi, allez : une fois que vous aurez dit oui et que la chose sera faite, vous serez bien contente.

Une déclaration comme cela, à brûle-pourpoint... et en quels termes ! J'eus peur. Il se rapprochait de moi insensiblement. Je donnai un coup de pied à maman, qui se leva en sursaut en disant :

— Hein ? Quoi ? Nous sommes arrivées ?

— Non, maman, non. Je te demande pardon. C'est avec mon pied. Je ne l'ai pas fait exprès.

Elle se frotta les yeux et se réveilla complètement.

La conversation, qui semblait être tout d'abord un tant soit peu cérémonieuse, revêtit au bout de quelques minutes un ton de douce familiarité.

Ils se racontaient tous deux leurs petites affaires ; ils se mettaient au courant de leur vie. Maman lui apprit qu'elle était rentière. Lui s'intitula pompeusement : "Docteur-chirurgien."

Je bouillais ! je bouillais !

Bref, quand nous arrivâmes à la Rivière-du-Loup, la connaissance était faite. On s'était promis de se revoir sur la plage et j'étais condamnée à avoir pour danseur à tous les bals et jusqu'à la fin de la saison cet impudent personnage. Il descendit du wagon ayant nous, enleva maman dans ses bras de la façon le plus intime et la posa à terre. Il vint ensuite à moi, m'aida à sauter le marche-pied, et je sentis qu'il me serrait la main doucement, doucement... Oh ! l'horrible individu !

L'omnibus nous conduisit devant la porte de notre maison ; il faisait noir,... noir.... Je me tournai du côté de la mer et je ne vis qu'un long voile sombre parsemé d'étoiles d'or.

Au revoir, ma chérie. Si tu aperçois mon cousin Jacques, dis-lui que je ne l'oublie pas et que je préfère encore sa vilaine pipe brune aux cigarettes élégantes du monsieur du chemin de fer.

CHARLOTTE.

A SUIVRE.

CHARADE.

L'âme, chez toi, lecteur, abandonnant le corps,
Mon premier est l'asile où repose ce corps :
On sait que mon dernier, commun à tous les corps,
Ajoute chez la femme à la beauté du corps.
Pour former mon entier, il faut bien plus d'un corps,
Et pourtant cet entier ne forme qu'un seul corps.

ENIGME.

Lecteur, je m'annonce avec bruit
Et sans jamais causer d'alarmes ;
Pourtant l'effet qui me produit
Fait bien souvent verser des larmes.
Je me répète quelquefois,
Mais toujours dépourvu de grâces,
Et le plus séduisant minois
Fait par moi d'horribles grimaces.
Je fais goûter quelque plaisir,
Un rien comme lui me fait naître,
Et l'instant qui me donne l'être
Tout aussitôt me voit mourir.
Mais il est temps que je finisse ;
Mon récit t'a rendu rêveur.
Courage, allons, mon cher lecteur !
Bon.... 'y voilà.... Dieu te bénisse.

Le mot de la charade No. 11 est TIRELIRE.
Le mot de l'énigme No. 12 est CAFÉ.

Decisions Judiciaires concernant les Journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve "prima facie" d'intention de fraude.